Il y a des types de domination qui dissuadent les individus de la possibilité même de construire un monde commun ou qui ne laissent se créer des mondes communs que par intermittence.

La libération nécessite la construction de la conscience de l'oppression et des possibles qui en découlent, et de les appréhender en imagination.

Ce qui va suivre est le récit de l'une de ces intermittences.

Nous faisons à peu près quotidiennement, de façon objective, diverse, l'expérience de some cette myriade de violences insignifiantes, qui mettent en permanence à l'épreuve notre consentement. Nous avons intériorisé, normalisé la peur. Nous avons dépensé beaucoup d'énergie à croire que notre perception de cette situation n'est pas digne de faire sens, qu'elle n'a pas de valeur, de réalité, à disstimuler nos intuitions et émotions, à simuler que rien de révoltant ne se passe ou, au contraire, que c'est acceptable d'être épiée, harcelée ou menacée.

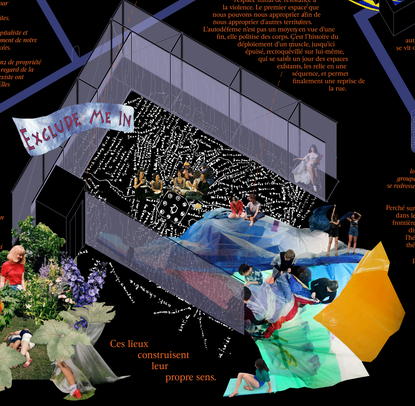
La ville capitaliste et patriarcale perpétue cette violence, contribue à la rendre légitime.

Le quartier du Flon.

Un lieu où la fainéorie vo de pair avec la consommation.
Un lieu où le vivre ensemble est strictement réglementé et indiscutable de l'exclusion.
Un lieu où les rues propres sont surveillées par trente-quatre caméras.
Un lieu où les manifestations politiques sont interdites.

Un lieu qui devient le miroir des erreurs de notre société capitaliste et patriarcale, une scène à l'incompréhension de l'autre, mouvement de notre incompétence, de toutes nos intentions mal placées.

Le mausoe d'un renouvellement urbain cache 35 000 m2 de propriété privée appartenant à un unique propriétaire. Sous le regard de la tour Bel-Air les expériences continues de la violence sexiste ont déjà abimé, usuqué les corps et leurs subjectivités. Elles ont constitué un corps propre, ont charpenté la façon même dont le monde lui apparaît, le touche.



Quatre étages plus haut, Julie cale son visage contre le parpholé et observe le toit. Les ridoiaux ondoient autour des discussions à voix basse qui occupent le salon. Événement et architecture à la fois.

Ces lieux construisent leur propre sens.

La capacité d'agir ne peut se développer sans la transgression des règles en vigueur.

Entre les caméras de surveillance, de nouveaux mondes sont possibles.

Les corps, en tant que catégorie politique, forment l'espace initial de résistance à la violence. Le premier espace que nous pouvons nous approprier afin de nous approprier d'autres territoires. L'autodéfense n'est pas un moyen en vue d'une fin, elle politise des corps. C'est l'histoire du déploiement d'un muscle, jusqu'ici épuisé, recroquvillé sur lui-même, qui se saisit un jour des espaces exiguës, les relie en une séquence, et permet finalement une reprise de la rue.

Julie et Loïc divaguent longuement, passant de groupe en groupe, cullongeni, se redressent, perdent la notion du temps.

Perché sur le toit, le salon ne reste pas dans les limites, mais retraviille la frontière même du lieu fine, offrent une dissonance dans les espaces de l'hétéroenmatrisé. Un lieu entre un théâtre et une vie quotidienne, cachant et révélant simultanément, où les personnages qui l'occupent et échangent deviennent des forces importantes dans la formation d'un débat public.

Loïc traverse le jardin et observe la place. Sous les tentes, cachés du regard insistant du propriétaire, les gens restaurent, profitent de la tiédeur du soir. La nuit tombe, l'heure de sécurité commence sa ronde.

Les villes sont des espaces privilégiés pour toute activité recherchant l'invisibilité. Les temps et les espaces créent des interstices qui permettent les disparitions et la duplicité. La ville et ses architectures, par leur imbrication, deviennent elles aussi complices.

Le caractère performatif de la surveillance est à comprendre dans la configuration de l'espace social, elle en redessine les limites, y distribue les significations.

Il nous faut sortir de l'imaginaire sexiste selon lequel nous ne pouvons nous défendre.

Il nous faut contourner les limites, se faire une place dans les bordures, opérer depuis le dehors. Échapper à la surveillance. En trouver les failles, les angles morts, les ruelles, les toitures, les sous- sols. Se frayer un chemin. Occuper les marges, interrompre les habitudes. Troubler la quiétude. Laisser la stratégie devenir tactique. Éteindre la lumière.

Les lieux de fixes animent aussi une forme de surveillance. Ils sont naïet de réglementations et marginalisation. Les lois et normes s'inscrivent dans les corps et dans les mouvements, mais ces mêmes corps et mouvemetts peuvent ensuite les renégocier. La lutte commence par une réappropriation de notre corps, une révaluation et une redécouverte de ses capacités de résistance, individuelles et collectives. La pièce de danse implique une reprise de contrôle physique, émotionnel et social sur nos corps, une invention de ses possibles. Une politique immanente y réside, une capacité de transformation de soi, des autres et du monde. Un espace qui ne se vit qùùa persen, mais qui laisse des traces...

Des années d'excès architectural nous ont laissé une masse d'objets construits qui peuvent servir de matière première à une architecture de l'autodétrme, politisée depuis en dessous.

Les espaces qui en résultent sont par nature plus suggérés que construits. Ils n'établiront aucun ordre clair. Ils n'entreront pas dans la compétition à la monumentalité, ni à la propreté. Ambivalents, auto-critiques, éphémères et ironiques, ces espaces ne sont pas reconnaissables, et s'ils nous rappellent quelque chose, c'est pour mieux en cacher d'autres.

Les poses du corps, exagérées par le geste, bougent à travers l'espace, sont activées, mises en scène, et deviennent le reflet difforme des espaces producttifs où l'on vit ou travaille. Ces séquences nous offrent des relations entre des espaces qui ne sont là que pour l'effet, qui n'amènent à aucun accomplissement d'une quelconque fonction, et la plupart du temps ne font rien d'autre que de nous ramener à nous-mêmes...

Julie et Loïc traversent le jardin et observe la place. Sous les tentes, cachés du regard insistant du propriétaire, les gens restaurent, profitent de la tiédeur du soir. La nuit tombe, l'heure de sécurité commence sa ronde.

Un mouvement est à construire. Pour faire partie d'un mouvement, il faut trouver des endroits où se réunir, des lieux de rencontre. Un mouvement doit avoir lieu quelque part. Quelque chose doit être matériaui immobile, auquel il faut donner une place, si nous voulons transformer ce qui est.

Prendre la parole, parler avec et protéger ceux qui parlent, ces actes de diffusion de la parole sont créateurs de mondes. Se défendre est un projet de création de monde.

En dessous des rues, dissimulé entre parkings et réseaux de canalisations, le BAD opère.

A l'ouest, Emma rejoint la ruelle désormais enveloppée par l'obscurité!

Sous l'action quasi de chargement, elle se fraufie derrière la grille et entame sa descente.

L'agent de sécurité, qui longeait la voie du chariot, jette un regard à droite. Surpris de n'y voir personne, il pressé le pas, mais ne retrouve pas la trace de la silhouette pourtant bien présente un instant plus tôt.

Emma suit la rivière quelques pas, compte les portes, vérifie qu'elle n'est pas suivie, tourne à gauche, encore une porte, monte un escalier en colimaçon, suit le couloir humide..

Les lieux construisent leur propre sens.

Les villes sont des espaces privilégiés pour toute activité recherchant l'invisibilité. Les temps et les espaces créent des interstices qui permettent les disparitions et la duplicité. La ville et ses architectures, par leur imbrication, deviennent elles aussi complices.

Plus tard, peut-être que ces espaces et ces chemins n'existeront plus. Peut-être que le regard du propriétaire pénètre jusqu'aux derniers recoins du Flon. Mais pour le moment, ils créent une brèche. Cette brèche en rencontrera d'autres.

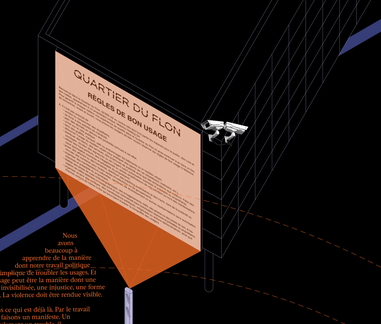
Cette intermittence offre une capacité d'agir sur une possible variation de la répétition du récit dominant.

Derrière le gigantesque miroir de la tutter d'en face, la tour Bel-Air ne peut se dérober dès perfrumnées ont s'y dressient. Les portes s'ouvrent. Julie se glisse à travers le rideau pour rejoindre Loïc.

Julie longe les murs de la tour, reste dans son ombre, bien que celle-ci semble complètement absorbée par son reflet. Pour l'instant, la ssrve est calme. Elle traverse la rue de Genève, se faufile dans le vuelle transversale et arrive à l'entrée du premier hameau.

Nous avons beaucoup à apprendre de la manière dont notre travail politique... implique de troubler les usages. Et l'usage peut être la manière dont une chose est invisibilisée, une ritoutine, une forme de violence. La violence doit être rendue visible.

Le trouble est ancré dans ce qui est déjà là. Par le travail de rendre manifeste, nous faisons un manifeste. Un manifeste ne provoque pas seulement un trouble, il vise à provoquer ce trouble, et opère par la désorientation d'un adversaire qui, en raison même de ses préjugés, n'est pas sur ses gardes.



Si les rues sont surveillées, depuis le toit, derrière le rideau de chantier, Loïc surveille en retour.

Ce regard bienveillant, c'est celui qui répond à la peur.

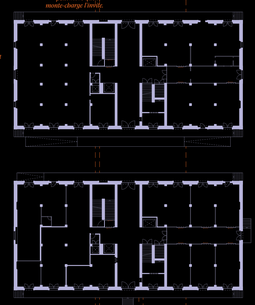
C'est celui qui nous raccompagne le soir, lorsque la nuit libère tout en devenant hostile. C'est également le regard qui mesure, calcule, et le moment venu, arrange. Qui révèle que la peur peut être désapprise, lorsque l'on éteint la lumière, aveuglante des lampadaires.

Arrivée au rez-de-chaussée, Julie quitte son amie, traverse le placard, sort du hameau et se dirige vers la place. Katarina referme la porte derrière elle et continue sa descente, guidée par la musique. Elle manque une pause sur les dernières marches, observe la pièce de danse.

Il n'y a qu'une règle ici : ne pas être pressée, que vous alliez vers le haut ou vers le bas. Au contraire, vous êtes la bienvenue à rester ici. Mais l'allais justement rejoindre la fête, je vous accompagne ?

Pour qui sait regarder, la façade n'est qu'un marqué. La circulation mineure est en phase, mineur de la première. Les rumeurs en sont les guides, et là où elles nous mènent, les impasses n'existent plus.

Julie se retraire face à une porte modèlesle qualitatif, en tout point pareil à celles qui bordent les couloirs du reste du bâtiment, mais derrière laquelle un placard à balai dissimule l'entrée. Ses yeux ont à peine le temps de s'ajuster à la pénombre que la monte-charge l'invite.



Les espaces sont produits en dehors des paradigmes architecturaux dominants, mais à l'intérieur du corps physique de l'architecture, et à partir de cet intérieur, ils établissent l'extérieur comme destination oblique.

Les événements des marges troublent la stabilité du centre.

Emma s'installe au studio de radio, elle tempère, la difficulté commence. Le murmure crépitant de sa voix fait son chemin du son-sol jusqu'à la place. L'agent de sécurité revient sur ses pas, trouve en vouul, cherche la source, mais ne parvient pas à la distinguer parmi le mobilier urbain. Loïc vérifie une dernière fois le dispositif et enclenche la projection, les règles de bon usage recouvrent la façade, le mausoe tombe.

Pour se frayer un chemin dans des institutions qui ont cherché à nous contenir ou à nous exclure, il faut en inquiéter l'usage, le mettre en crise. Parfois nous créons ces obstructions par le seul fait d'exister ou de poser la question d'une existence.

Emma referme la porte derrière elle, laisse les battements de son cœur se calmer avant de répondre aux compagnes. Des voix qui échangent, qui organisent, qui résistent. Elle regarde autour d'elle, parcourt les étagères de la vaste pièce. Des livres qui font tout basculer, des livres qui engendrent un frottement de sourcils collectif. Des livres qui, en nous dominant des mots, nous ont donné la force de continuer. Les matériaux sont des livres, certes, mots ce sont aussi des espaces de rencontre, de quelle manière nous sommes touchés par les choses, de quelle manière nous touchons les choses.

Le féminisme comme une archive à défendre, un corps assemblé à partir d'éclats, qui nous donne une responsabilité, celle d'en prendre soin, de la protéger.

Comme c'est le cas dans presque toutes les pratiques d'opposition politique et de résistance minoritaire, le féminisme souffre d'une méconnaissance chronique de sa propre généalogie. Il ignore ses langages, oublie ses sources, efface ses voix, perd ses textes et ne possède pas la clé de ses propres archives... L'urgence aujourd'hui consiste à se protéger de la répression dont sont victimes ces pratiques d'opposition. L'émancipation requiert des espaces qui lui échappent, et qui, s'ils venaient à être découverts, offrent des possibilités de fuite.

Comment continuer à se heurter à des histoires qui sont devenues concrètes, des histoires qui sont devenues aussi solides que des murs ?

Ce récit s'est construit à travers des citations, et comme nous l'indique Sara Ahmed, les citations peuvent être des brèches féministes, les matériaux avec lesquels nous construisons. Merci aux noms qui vont suivre pour les fondations qu'ils nous ont offertes.

Ahmed Sara. Living a feminist life.
Amicelle Anthony, Aradau Claudia, Jeandesboz Julien. Questioning Security Devices: Performativity, Resistance, Politics.
Berdy Aaron. Queer space: architecture and same-sex desire.
Bonnevier Katarina. Behind Straight Curtains: Towards a Queer Feminist Theory of Architecture.
Dorlin Elsa. Se défendre: une philosophie de la violence.
Falu Ana. Violence and Discrimination in Cities.
Federici Silvia. Par-delà les frontières du corps: reprendre, réparer et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif.
Harcourt Bernard. Manifeste cyborg et autres essais: sciences, fictions, féminismes.
Holloway John. Crack Capitalism.
MUCKIT Where Walls Speak.
Preciado Paul B. Un appartement sur Uranus: chroniques de la transsexe.
Stoner Ali. Toward a minor architecture.
Wiss Think Tank. Narrative Architecture Manifesto.